



**JOURNEES PROFESSIONNELLES SUR LES METIERS DE L'EXPOSITION,
PARIS, 15/11/2019 ET 20/01/2020**

Deuxième journée : Virtuelle, connectée, durable : quel avenir pour l'exposition ?



Mise en ligne : novembre 2020

Table ronde 1 : De nouveaux modèles d'exposition ?

Introduction de David Guillet, directeur du Département des expositions et manifestations, Bibliothèque nationale de France

Bonjour, si vous voulez bien je commencerai par présenter [les intervenants de cette table ronde] dans l'ordre d'apparition à l'écran, ou plutôt l'ordre de prises de paroles, les cinq intervenants de cette table ronde. Le premier à prendre la parole tout à l'heure sera Roei Amit, qui est chargé de la politique numérique de la RMN-Grand Palais ; ses fonctions s'inscrivent – ce qui mérite d'être relevé - dans le cadre de la direction des publics et du numérique – donc on l'imagine – la création récente au sein d'une institution fondée il y a plus d'un siècle est stratégique. On doit à Roei Amit d'une part, une considérable production éditoriale dans le domaine du numérique mais aussi – et c'est le sujet qui nous réunit aujourd'hui – le développement d'expositions numériques au Grand Palais, qui ont renouvelé le paysage des expositions à Paris, dans le champ du patrimoine archéologique, mais aussi plus récemment dans celui du cinéma avec l'exposition consacrée à Wim Wenders, avant un retour prochain à l'archéologie, dont sans doute il dira un mot.

Ensuite, Laurence Bagot, issue du journalisme et de l'écriture, longtemps grand reporter. Laurence Bagot s'est engagée dans la production audiovisuelle il y a plus d'une décennie. Elle a aussi une activité d'enseignante à Science Po Paris notamment. On peut également la définir si elle le permet, comme une militante, ce qu'illustrent ses activités auprès du CNC d'une part, comme responsable associative dans le double champ de la production numérique et de la conception d'expositions aussi. Elle est évidemment comme nous tous ici, comme vous toutes et tous ici, sensible aux enjeux de l'innovation. C'est néanmoins la double question de la transmission et des publics qu'elle a souhaité placer au cœur de ses multiples activités et engagements.

La suivra Audrey Tenaillon, scénographe, ancienne élève de l'école Camondo, co-créatrice il y a 10 ans, de l'agence Maskarade. Audrey Tenaillon enseigne elle aussi à l'École supérieure des arts et du design de Reims. Son activité fait une place importante et sans cesse renouvelée aux nouvelles technologies, elle vous le dira mieux que moi, la notion d'apprentissage est au cœur de sa conception de l'exposition et les chantiers qu'elle a conduits en ce sens, tous marqués pas ses ambitions sont très divers : ils vont de la réalisation à proprement parler, de réalisations muséographiques pour le muséum d'histoire naturelle notamment, et à des projets sur site, en quelque sorte, proches de centre d'interprétation s'il est permis de simplifier en ces termes, comme les galeries de la citadelle de Verdun ou des sites industriels.

Ensuite, Jean-Pascal Marron : après un itinéraire en entreprises dans des agences de conception de multimédia : Opixido pour la nommer, entre autres, Jean-Pascal Marron a pris en charge en 2012 le projet numérique de la maison de la romanité à Nîmes. Ce projet largement salué a abouti en 2018 et est désormais en phase d'exploitation. Familier de toutes les technologies nouvelles, proche tant des concepteurs que de fabricants et des maîtres d'œuvres, Jean-Pascal Marron a occupé dans ce paysage sans cesse renouvelé, des rôles très différents donc : du prestataire au chef de projet et au donneur d'ordres, qui plus est dans une collectivité publique. C'est une précision sur laquelle sans doute on reviendra. C'est riche de ses expériences et de ses points de vue qu'il pourra vous offrir un panoramique et un chant-contre-chant, si vous permettez les métaphores cinématographiques sur ses activités et leurs principaux enjeux.

Virginie Nicolas est d'abord conceptrice lumière, à la tête de l'agence Concepto, militante elle aussi si elle me permet de réutiliser ce mot de cette cause. Elle est aussi présidente de l'association des concepteurs lumière : ACE ; elle nous dira la place que la lumière peut occuper aux côtés des nouvelles technologies, en étroite symbiose avec elle bien sûr, puisqu'elle y recourt elle-même désormais. Son intervention clora la série des communications et fera à distance – c'était l'intention - une belle transition vers les enjeux de l'écoconception qui lui tiennent tout particulièrement à cœur, mais elle fera aussi écho, à cet égard, à la question de l'inscription de nouvelles technologies dans la durée : la durée de la maintenance d'abord, la durée de l'exploitation, la durée du renouvellement.

Avant de passer la parole aux intervenants, en quelques mots et pour compléter ce que Christophe a dit, merci, je voulais me présenter en tout cas dans mes fonctions actuelles, c'est-à-dire de responsable de la production des expositions et manifestations dans une institution qui est la BNF. Une bibliothèque donc, la plus petite des bibliothèques, une bibliothèque qui conserve des œuvres, qui conserve des œuvres mais qui sont pour la plupart des œuvres dans leur usage habituel, non exposées. Une bibliothèque aussi qui a été pionnière dans le domaine de la numérisation, je pense que Gallica que tout le monde dans cette salle doit connaître et les millions d'images qui sont conservées et diffusées incarnent cet intérêt pour le numérique ; une institution qui est connue également pour une politique éditoriale dans le numérique depuis longtemps déjà, une institution qui a depuis avant même le bouleversement de la création du site François Mitterrand voici 20 ans, une politique d'expositions, à raison de 10 à 15 par an sur ses sites et d'expositions hors les murs. Un service d'expositions de 23 personnes dont une régie technique de sept personnes animent et soutiennent cette politique.

En revanche, la BNF n'est pas – pas encore, dirais-je – l'institution qui a la politique la plus novatrice en matière de multimédia dans les expositions, malgré quelques exemples marquants, malgré l'exposition consacrée à Tolkien qui est présentée à l'heure actuelle. Néanmoins, nous sommes animés par une claire conscience des besoins simplement dus à la nature des collections. Comme je l'ai dit, ces collections sont des collections qui ne sont pas destinées en usage normal à la présentation publique, mais à l'accueil et à la consultation par les chercheurs. Evidemment, la musique y joue une place importante et ça renvoie pour la troisième fois à ces enjeux de présentation de collections musicales qui sont en l'occurrence des collections – pas exclusivement mais beaucoup des collections de manuscrits – des collections liées aux arts du spectacle, des collections audiovisuelles qui feront notamment l'objet en lien avec les arts du spectacle d'une exposition Amos Guitai prochainement, des collections de cartes et plans. Enumérer ces types de collections à côté d'autres plus proches de celles des musées comme celle des estampes par exemple ou des monnaies, médailles et antiques, c'est dire que sans l'aide de dispositifs de déchiffrement, de contextualisation, de mise en œuvre, des œuvres des documents, des œuvres majeures habituellement accessibles aux seuls chercheurs, difficilement être compris du grand public ?

Je voulais juste faire quatre points rapides, un léger retour sur les acteurs, question qui a été abordée de différentes manières par Paul Lang, par nos collègues de la cité de la musique également.

Un point sur la temporalité du projet, un point apparemment purement lexical sur ce qui est exposé, mais je pense que ça mérite un petit retour, et un dernier sur réel et virtuel. Les acteurs évidemment... impossible de réunir dans une telle enceinte et dans une telle table ronde tous les rôles, toutes les compétences liées aux expositions.

Je voulais juste rappeler à travers les enjeux quels sont ces différents rôles. Les enjeux d'une exposition qu'il s'agisse d'une exposition permanente ou d'une exposition temporaire, sont des enjeux nombreux : des enjeux scientifiques on l'a dit, des enjeux culturels, souvent des enjeux d'identités et d'images, identités et d'images d'une collectivité territoriale, identité image d'une institution publique, comme celles qui ont été présentées à l'instant. Des enjeux financiers qui sont non négligeables – on parle d'argent public – donc, je dirais d'importantes responsabilités. Comment l'interaction de chacun des acteurs s'organise-t-elle, de façon à ce que soit constituée une équipe, et de façon à ce que cette responsabilité puisse être pleinement exercée dans un contexte assez contraint.

Il a été question à propos de Strasbourg aussi de l'activité de production des expositions donc de la maîtrise d'ouvrage, le conseil scientifique. On n'en a peu parlé mais il en sera question tout à l'heure à travers la maison de la romanité de Nîmes. J'insisterai beaucoup sur la place des élus, ce n'est pas le cas dans les institutions nationales, mais les institutions territoriales connaissent bien ces rôles-là, la question des responsables des politiques de publics qu'on a croisé à Strasbourg et ailleurs. Produire est un processus complexe et indiscutablement je terminerai sur ce point-là : la dimension politique dans l'acception la plus complète et la plus riche du terme à l'échelle locale, régionale, nationale, cette dimension politique est une dimension essentielle dans l'acte d'exposer, qu'on expose en permanence, ou qu'on expose de façon temporaire.

Second point : la question de la temporalité : le temps du projet dont on va beaucoup parler mais pas seulement, c'est la phase 1. On parlera aussi vous avez déjà – merci pour les expositions de la cité de la musique – parlé du temps d'exploitation, du temps du développement, de la façon dont on fait vivre les réalisations, dont on les renouvelle, dont on les adapte, dont on les retouche – sujet d'une conversation en aparté avec Adeline Rispal tout à l'heure. Le retour d'expérience aussi : Qui fait cela ? Avec qui ? Comment ? Est-ce que les acteurs de la phase 1 se retrouvent ou pas dans ces phases suivantes ? Je pense que c'est un enjeu important pour toutes celles et tous ceux ici qui représentent des institutions qui s'inscrivent dans la durée, et pas seulement dans le temps du projet. Même si la durée d'une exposition temporaire est une durée très brève.

Mon troisième point sur « Qu'est-ce qu'exposer ? ». Un tout petit peu sans être trop cuistre je l'espère en termes d'étymologie : exposer c'est poser devant soi mais aussi devant ceux à qui on parle. C'est leur parler, c'est leur expliquer ; expliquer ça veut d'ailleurs dire déplier. On voit bien que c'est donc de donner à voir, de donner à comprendre qu'il s'agit, de former le regard, d'apprendre aux visiteurs à ne pas subir et là je pense qu'on retrouve quand même quelque chose de très important : c'est la dimension citoyenne de l'activité d'exposition. Nous sommes soumis à des bombardements d'images. Visiter une exposition ça peut être une expérience d'apprentissage, de lecture, de découverte utile pour résister aux bombardements en question auxquels nous sommes soumis tout le reste du temps. Il importe, me semble-t-il, que les expositions ne s'apparentent pas à des bombardements. Donc, la dimension citoyenne, la dimension politique à nouveau – excusez cette obsession – est véritablement importante. On parle-là souvent dans les cas qui nous concernent, de politiques publiques.

Enfin, pour finir sur une note un peu plus légère, la question du réel et du virtuel, je ne fais guère que répéter ce qui a été dit à l'instant et sans doute que dire ce qui va être redit tout à l'heure, mais il me semble important de dire qu'il faut démythifier cette opposition, d'éviter une sorte de combat des anciens et des modernes, entre ceux qui représentent le réel et ceux qui représentent le virtuel. La dichotomie entre les œuvres, les collections, qui

seraient réelles et les dispositifs didactiques contemporains qui seraient virtuels, est une dichotomie absurde qui ne correspond à aucune réalité. Le musée a toujours été le lieu de présentation d'objets qui ont une part de réel : leurs dimensions, leurs matériaux, leurs caractéristiques techniques, les traces du temps qu'on aime tant voir sur eux dans les musées – à la différence de ce qu'on achète dans les magasins – et à côté de cette part matérielle, une part qu'il faut faire parler, une part qu'il faut transmettre, une part qu'il faut expliciter, une part qui n'est pas donnée immédiatement, c'est clairement la fonction du musée, de l'exposition, même si elle se tient ailleurs que dans les musées. Les objets sont toujours fragmentaires, ils sont toujours une partie d'un tout, une partie d'une œuvre d'art plus vaste, une partie d'une machine pour les musées techniques, une partie du sol pour un minéral arraché au sol, une partie d'un contexte social, religieux comme Paul Lang l'a exposé tout à l'heure, ils sont dans un musée toujours et dans une exposition. Si on n'y prend pas soin, tirés du contexte de leur fabrication, de leur utilisation, même de l'histoire de leur collecte, et c'est, je crois, ce dont nous allons parler. Je propose à Roei Amit de commencer.